

NECROLOGIE

M. CHARLES-M. DUCHARME

Mensonge ! Illusion ! Eclair que notre joie !
Non l'avare tombeau ne lâche point sa proie.
ALEXANDRE BARDE.

La mort vient de couper le fil d'une courte mais belle existence ; notre ami, Charles-M. Ducharme, repose maintenant entre les quatre planches de la tombe !

Nous avions, un instant, espéré que sa jeunesse le préserverait, et naguère encore, nous comptions sur son rétablissement. Mais ses vingt-six ans n'y ont rien fait. Il a connu l'agonie de la phthisie ; et le fantôme impitoyable de cette dernière l'a lentement couvert de son triste drap mortuaire.

Nous ne verrons plus ce regard intelligent, cet air de bonté et ces bonnes manières qui caractérisaient le spirituel chroniqueur du *National* et de l'*Eten-dard*.

Trois-Rivières porte le deuil d'un de ses plus illustres enfants, l'*Union Catholique* a perdu l'un de ses plus savants présidents, et le notariat se souviendra longtemps de la perte qu'il fait dans la personne sympathique de M. Charles-M. Ducharme.

Et l'humble biographe, au nom des collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, trace aujourd'hui un petit souvenir en mémoire d'un ami que le voile de l'oubli ne lui fera jamais perdre de vue.

A peine voyait-il son talent applaudi de toutes parts, à peine rêvait-il le petit bonheur de la terre, que déjà la froide main du sort, l'étreinte terrible de la mort vinrent avec leur appareil horrible dire à cet écrivain de talent et de renom : "Tout passe ici-bas, Dieu seul résiste au temps et à la mort !"

Comme le destin de l'homme est ironique ! il croyait pouvoir jouir bientôt d'une aurore de félicité et approcher de ses lèvres la coupe du bonheur ; mais il oubliait :

"Que le bonheur hélas ! n'était qu'une chimère
Qui devait se briser aux planches d'un cercueil !"

Ah ! combien d'entre-nous oublient cette vérité incontestable ?

Rappelons-nous donc toujours que devant l'éternité l'homme n'est qu'un faible atome jeté, un instant, dans le vaste univers ; et que l'éternelle loi qui frappe continuellement l'humanité souffrante s'applique aux plus humbles comme aux plus grands talents !

Il y a deux ans, Charles M. Ducharme publiait un volume magnifique, au style exquis ; je veux parler des *Ris et Croquis*.

Il terminait la préface de ce livre en disant au lecteur : "Non pas adieu, mais au revoir ! !"

Hélas ! "l'homme propose, mais Dieu dispose." Quelle est triste, cette mort qui brise ainsi les plus belles espérances ?

Tâchons, maintenant, de démentir le proverbe : "Sitôt en terre, sitôt oublié."

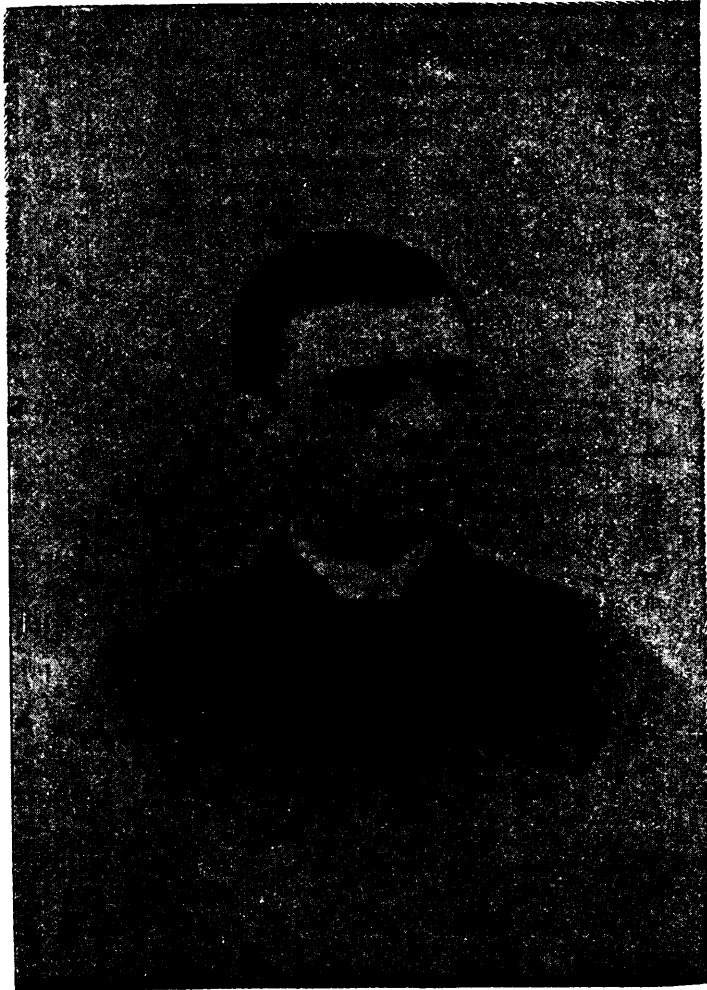
Non, nous agirons autrement et nous prouverons à l'ami disparu que notre amitié était sincère autant que notre tribut sera constant.

Il y a un vers de Victor Hugo que l'auteur de la *Littérature Canadienne* a, sans doute, dû méditer et répéter en lui-même bien souvent, en face de la mort ; je le redis à tous ceux qui ont été ses amis, à tous ceux qui lui furent unis par les doux liens de l'affection :

"Vous tous qui vivez, donnez une pensée aux morts !"

Rodolphe Brunet

La jeunesse est le temps, le seul temps de semer pour la vie.—Comte LANJEUNAIS.



CHARLES-M. DUCHARME, DÉCÉDÉ

LA VIE AMÉRICAINE

(Suite)

De ce qui précède, il ne faudrait pas conclure que les jeunes filles des grandes villes américaines restent les bras croisés en attendant un mari. Non, il y a une foule d'industries spécialement discernées par des femmes et d'autres où elles prennent place à côté des hommes. Elles trouvent accès même dans les administrations, les télégraphes, par exemple, bien plus importants qu'en France, et qui en occupent un grand nombre. Washington compte je ne sais combien de milliers de femmes dans les bureaux des divers ministères. Le gouvernement fédéral est très satisfait de leur travail et leur présence même exerce une bonne influence sur leurs compagnons. Pourrait-on faire un grand reproche à ces demoiselles d'être peu initiées aux détails du ménage ?

Ainsi, les unes parce qu'elles ont des moyens qui les en dispense, les autres parce qu'elles ont un travail qui absorbe tout leur temps, sont étrangères aux soins domestiques.

Mais, il y a encore, à mon avis, une grande raison qui explique tout cela.

Dans les premiers temps de la colonisation américaine les femmes étaient rares, par un bon motif, c'est que si les aventuriers se hasardaient à traverser les mers pour aller à la conquête de la fortune, les femmes n'avaient pas encore cette audace. Les premiers colons n'avaient même pas la possibilité de recourir à l'artifice imaginé par les compagnons de Romulus et de Rémus, et de donner une seconde édition de l'enlèvement des Sabinas. Les *squaws* indiennes, en effet, n'avaient rien de bien séduisant pour des Européens qui voulaient avec raison donner à ce grand pays une autre population que celle des métis. Il fallait donc aller chercher des Européennes. Et comment les attirer dans ces lointains pays, au-delà des mers, si ce n'est par la perspective d'une vie facile ? Figurez-vous tout ce que devait dépenser de prévenances et de petits soins l'heureux possesseur d'une épouse, pour qu'il ne lui vint pas l'idée d'aller chez

le voisin. La législation, de son côté, a donné à l'Américaine les droits les plus étendus, et il n'y a pas de pays où la femme soit portée en plus haute estime et plus respectée qu'aux États-Unis.

La femme a dû s'habituer facilement à un semblable régime et l'habitude est, dit-on, une seconde nature. En outre, les immenses ressources de ce pays-ci ont permis, même au simple ouvrier, de pouvoir compter sans le travail de la femme, qui, en Europe, est souvent indispensable à l'équilibre du budget domestique.

Voilà, ce me semble, ce qui a fait l'Américaine inférieure comme femme de ménage à l'Européenne, mais c'est une infériorité dont elle peut se consoler et se console facilement.

En effet, braves Américains, ce n'est pas moi qui vous reprocherai de trop parer, cajoler, adorer vos femmes, puisque vous le pouvez. S'il devait venir un jour où vous ne le pourriez plus, ce serait toujours assez tôt. Mais je ne crois pas que là soit le danger. La vieille Europe elle-même améliore sensiblement chaque jour la condition de la femme. C'est la conséquence forcée des progrès industriels de notre époque. Vous ne reculerez pas. Dans cette question, comme dans bien d'autres, vous montrez la voie, et l'Europe vous suit.

L'Américaine a été élevée en enfant gâtée, mais elle aime profondément son mari et ses enfants. Si elle n'a pas cette soumission aveugle, cette grave conception des devoirs matrimoniaux qu'on trouve chez d'autres femmes, c'est qu'on a oublié de les lui apprendre, sans doute parce qu'on n'a pas cru que cela fut utile. Naturellement, le mari élevé dans les mêmes idées, n'est pas exigeant. Son plus grand plaisir est d'accéder aux caprices de sa femme, qu'il excite lui-même en leur donnant satisfaction.

Je vous ai déjà dit que l'Américaine était la plus charmante des femmes en société, avec ses allures simples et franches. Quelque plaisir que j'éprouve à célébrer ses qualités et ses vertus, je ne dois pas me répéter.

Et les belles-mères américaines, me direz-vous ? Parlez-nous en donc un peu. Elles ne doivent pas être comme les autres.

Ma foi, vous avez raison. L'Amérique est le paradis des gendres—du moins à en juger par autrui, car je n'en ai pas encore fait l'expérience moi-même. Et cela se conçoit.

D'où viennent ces rivalités sourdes ou ces guerres déclarées entre belles-mères et gendres européens ?

D'une cause bien futile, souvent, d'un détail de ménage sur lequel le gendre a le malheur de ne pas partager les vues de sa belle-maman, et la sagesse de ne point souffler mot.

On a vu s'engager des luttes homériques qui n'avaient d'autre point de départ qu'une diversité d'opinion sur la manière d'écumer le pot-au-feu, d'embrocher un poulet ou d'assaisonner la salade. Les enfants sont surtout une source intarissable de malentendus. Le père a ses idées sur la manière de les élever. Il prétend avec raison leur inculquer dès l'enfance les bons principes et les initier peu à peu aux difficultés de l'existence.

La belle-mère, qui ne voit présentement dans le moutard qu'un poupon à choyer, à caresser, un petit tyran dont les moindres caprices font loi, gâte toute l'œuvre du père. De là des batailles à n'en plus finir. Et qui souffre le plus de ces dissensions domestiques, si ce n'est la pauvre épouse, qui, placée entre deux feux, ne sait plus à quel saint se vouer.

Louis de Saintes.

A suivre